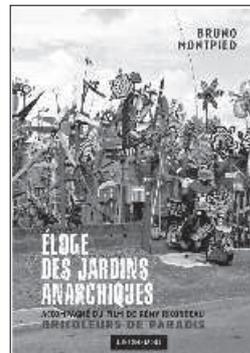




## Les livres, les revues, etc.

### De l'usage des mains plutôt que des mots

**Bruno Montpied,**  
*Éloge des jardins anarchiques,*  
accompagné de *Bricoleurs de paradis,*  
un film de Rémy Ricordeau,  
Paris, L'Insomniaque,  
2011, 224 p.



Avoir sous les yeux un bouquin des éditions de L'Insomniaque, c'est être assuré d'une qualité typographique certaine et, quand il s'agit de textes de Bruno Montpied, c'est de prime abord susciter une grande curiosité de lecture. Et puis, quand s'ajoutent à tout ça plus de 250 photos en couleur sur un beau papier glacé, c'est un plaisir pour le regard.

Bruno Montpied rend compte ici de ce qu'il nomme les « environnements spontanés populaires », autrement dit les « jardins anarchiques » ; d'autres dénommeront différemment ces ouvrages des « inspirés du bord des routes ». Parmi de nombreuses

qualifications, on parlera d'art naïf, d'art populaire, d'art singulier, d'art du quotidien, d'art brut, de surréalisme spontané, d'art immédiat, etc. J'en oublie... Bruno, d'ailleurs, s'efforce de guider le lecteur parmi toutes ces dénominations.

Tout un chacun connaît déjà – du moins je le suppose – le Palais idéal du facteur Cheval ; un peu moins sans doute les mosaïques de vaisselle cassée de Raymond Isidore, un balayeur de cimetière qui fut appelé Picassiette.

Ce livre ouvre une porte sur la poésie directe et l'enchantement de ces lieux construits par une centaine de « bâtisseurs de l'imaginaire » qui

œuvrèrent – et qui œuvrent encore pour certains – à travers la France sans permis de créer, en « va-nu-pieds de l'art », en inventeurs irrespectueux, en bonshommes sauvages, en ignorants de tout ce qu'il faut savoir des techniques artistiques reconnues, insoucieux de valeur commerciale, habités seulement par l'urgence de faire advenir quelque chose de leurs mains.

Le propos de Bruno Montpied est de faire connaître – et de faire partager – la révolte poétique de ces anonymes étouffés de silence, d'indifférence ou de mépris ; révolte qui se caractérise par une créativité plastique débordante qui se montre à tous sans pudeur au bord des chemins : des exhibitionnistes en quelque sorte. Il est à noter que ces habités d'étranges marottes sont souvent des ouvriers retraités qui découvrent devant eux – quand la nécessité du travail n'est plus une activité obligatoire – un temps de liberté, un temps de loisir pour se consacrer enfin, sans contrainte, à tout ce qui se passe dans leur tête ; temps propice à visiter leurs rêves qu'ils donnent ainsi à voir ; temps de vide au centre de la roue de la vie...

Par des articles publiés à différentes époques, sur une vingtaine d'années, dans différentes revues – par exemple dans *Réfractations*, n° 11, de l'automne 2003 –, articles parfois remaniés pour l'occasion, et puis d'autres complètement inédits, Bruno Montpied s'est employé à dresser un inventaire pour que l'on n'oublie pas

trop vite ces œuvres pour la plupart éphémères et qui, pour certaines, se dégradent très vite avec le temps, mais œuvres qui en valent bien d'autres ; d'autres, elles, reconnues et qui prétendent braver l'éternité. Pour autant, nos « artistes populaires » semblent se contenter d'un présent qui leur suffit.

On trouvera dans ce livre un grand nombre de descriptions et également des commentaires sur les personnages cités. La rencontre paraît quelquefois un des buts recherchés par ces faiseurs d'objets, comme s'il s'agissait de recréer les liens d'une sociabilité perdue après que l'auteur a quitté définitivement son lieu du travail.

Bruno Montpied, qui s'est déplacé en ces différents lieux de création, détaille les sculptures de l'un, les peintures d'un autre, les entassements et les bricolages de bien d'autres encore, ce



en parcourant les « jardins », en photographiant et en filmant les réalisations de ces « fadas ». Un « index des créateurs cités » répertorie en fin d'ouvrage les noms de ces inspirés qui passeront peut-être ainsi la rampe de l'Histoire.

En cours de lecture, on trouvera également une réflexion plus sociale, trop brièvement esquissée, sur ce que l'on pourrait définir comme la motivation profonde de cette poésie concrète.

Il semblerait qu'il y ait là une recherche de racines très anciennes, paysannes et provinciales, à opposer à la centralisation citadine, surtout parisienne, et à la civilisation moderne. Car le risque, vital pour nos « artistes », est de se perdre dans ce monde tourné vers un avenir qui anéantit les originalités de leur « moi » propre. Il s'agit donc, par l'emploi de techniques artisanales, souvent rudimentaires, de retrouver une identité en atteignant une vérité enfouie dans un passé que la grande masse veut bazarder sans regret aucun.

Et je ne résiste pas à rapprocher cette idée d'une réflexion qui m'est chère – réflexion qui se situe sans doute sur un tout autre plan –, celle d'un combattant de l'armée makhnoviste après sa défaite, en Ukraine : « Prolétaires du monde entier, descendez dans vos propres profondeurs, cherchez-y la vérité et extirpez-la ! Vous ne la trouverez nulle autre part. »

Le film ? C'est plus qu'un complément au livre parce qu'on y voit ceux

qui ne se prennent pas pour des artistes s'exprimer à haute voix, humblement il est vrai. S'exprimer mal, sans doute, le plus souvent, car ils manquent de mots pour dire leur sensibilité. Ils ne les maîtrisent pas, ces mots. Ce qu'ils ont à transmettre se dit par le « faire », par leurs mains de travailleurs qui se trouvent tout à coup inoccupées quand vient l'âge de la retraite ; et alors il faut bien passer le temps. Mais c'est à ce moment que quelque chose surgit : une créativité inattendue, une poésie qui n'a pas sa place dans la sphère culturelle reconnue.

Ce film était difficilement concevable sans couleurs. Car ses créateurs, hommes et femmes, en veulent, de la couleur. Il fallait aussi montrer le mouvement. Car ça bouge ! Comme les « moulins » et autres vire-vent innombrables de l'un d'eux : André Pailloux qui a également décoré une bicyclette d'un harnachement incroyable fait d'une multitude d'objets, transformant par là ce moyen de locomotion en une véritable œuvre d'art qui n'aura sans doute sa place dans aucun musée.

On trouvera, bien sûr, en fin d'ouvrage, une importante bibliographie et des adresses diverses pour ceux qui voudraient poursuivre leurs recherches.

Pour les plus curieux qui, par ailleurs, souhaiteraient mieux connaître les travaux de Bruno, ils iront sur la Toile visiter son site. Tapez : le poignard subtil. Eh oui !

**André Bernard**

**Jean-Marie Guyau,**  
***Esquisse d'une morale***  
**sans obligation ni sanction,**  
**Paris, Payot, 2012.**



Payot vient de rééditer dans la collection « Critique de la politique » dirigée par Miguel Abensour un livre écrit par un auteur largement oublié, Jean-Marie Guyau (1854-1888). Les anarchistes l'avaient repéré à sa première édition en 1885, et Kropotkine l'avait commenté amplement dans le dernier chapitre de son *Éthique*. Son titre est tout un programme : *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*<sup>1</sup>.

La sortie de ce livre m'a plongé dans d'anciens souvenirs. Dans les années 45 ou 46, je finissais le lycée et j'ai trouvé un jour, par hasard, dans la bibliothèque d'un oncle paternel, un livre de Guyau que j'ai gardé sans rien dire, avec un certain sentiment de culpabilité quand même : c'était *La irreligión del porvenir*, une traduction en espagnol publiée à Madrid en 1904. Il m'a aidé à formuler ma pensée dans un de mes premiers articles écrits pour une feuille anarchiste en 1948.

*L'irreligion de l'avenir*<sup>2</sup> stimulait mon esprit juvénile, me donnait des armes contre la religion de mon enfance, surtout il éperonnait la raison, la critique de toute idée dogmatique, de toute métaphysique

autoritaire, et confirmait de surcroît mon anarchisme. « L'homme s'étonnera toujours et contempera, quoique peut-être un moment doive venir où il ne s'agenouillera pas. »<sup>3</sup>

Guyau n'était pas un anarchiste, pas même un révolutionnaire, mais il développait des arguments auxquels les anarchistes étaient sensibles et son nom a perduré dans le mouvement libertaire.

Dans *L'irreligion de l'avenir* Guyau écrit : « L'absence de religion [...] ne fait qu'un avec une métaphysique raisonnée, mais hypothétique, traitant de l'origine et de la destinée. On pourrait encore la désigner sous le nom d'anomie religieuse. »<sup>4</sup> Le concept d'anomie, que Guyau avait déjà spécifié dans *l'Esquisse*, suit l'étymologie du mot : absence de normes. Nous lisons sous sa plume : « ce qui est de l'ordre des faits n'est point universel, et ce qui est universel est une hypothèse spéculative. » Alors tout impératif *absolu* et *catégorique* « disparaît des

1. Plusieurs éditions se sont succédé durant la dernière décennie.

2. *L'irreligion de l'avenir*, Paris, Félix Alcan Éditeur, 1887.

3. *Ibid.*, p. 361.

4. *Ibid.*, p. XV.

deux côtés ». Cette disparition laissera à sa place une grande variabilité morale qui sera « la caractéristique de la morale future ; celle-ci, sur divers points, ne sera pas seulement *autonomos*, mais *a-nomos* ». <sup>5</sup>

Dans ces deux livres, il reconnaît l'articulation ou l'imbrication de l'individu et de la société, les racines communes de la morale individuelle et de la sanction sociale, et il soutient que la société future devra reconnaître à l'individu la liberté du choix dans un monde anémique, sans loi universelle. Guyau, ennemi de tout impératif catégorique, dit que Kant avait commencé une révolution en voulant rendre la volonté « autonome » au lieu de la faire s'incliner devant une loi extérieure à elle, « mais il s'est arrêté à moitié chemin : il a cru que la liberté individuelle de l'agent moral pouvait se concilier avec l'universalité de la loi », et « que le "règne" des libertés serait un gouvernement régulier et méthodique. » Selon Guyau, là où les libertés règnent, le *bon ordre* vient du fait qu'aucun ordre n'est imposé d'avance, et donc la plus grande diversité est possible dans les actions entreprises et les idéaux poursuivis. « La vraie "autonomie" doit produire l'originalité individuelle et non l'universelle uniformité. » <sup>6</sup>

Kropotkine, citant ces paragraphes, ajoute : « Une pensée audacieuse amène une action également puissante ». <sup>7</sup>

Pour Guyau il y a un *principe d'action* qui détermine la conduite et ce

principe se trouve dans la vie physique, la vie la plus intensive et la plus extensive possible. La vie dans sa dimension inconsciente est le fond de l'activité accumulée par l'hérédité ou par l'histoire, chez les individus et les peuples. La conscience clarifie le chemin de l'humanité et la raison refusera toute loi supranaturelle. Le monde intelligible est le monde des hypothèses, « et ce n'est pas d'une hypothèse que peut descendre une loi ». <sup>8</sup> La morale utilitariste reste fixée devant l'antithèse du moi et du toi, du mien et du tien, de l'intérêt personnel et de l'intérêt général, en tant qu'en réalité, la vie est expansive pour autrui, elle est féconde. Vivre c'est dépenser, vivre c'est agir.

Ce que nous appelons *devoir*, conclut Guyau, est une expression détachée du *pouvoir*, cette capacité humaine qui tend nécessairement à passer à l'acte. « Nous ne désignons par devoir que le pouvoir dépassant la réalité, devenant par rapport à elle un idéal, devenant ce qu'il doit être, parce qu'il est ce qui peut être, parce qu'il est le germe de l'avenir débordant déjà le présent. » <sup>9</sup>

Et encore, nous ne pouvons pas jouir dans notre moi comme dans une île fermée, tout notre être nous pousse vers autrui, notre milieu est la société humaine.

5. *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Payot, 2012, p. 43.

6. *Esquisse*, pp. 170-171.

7. Pierre Kropotkine, *L'Éthique*, in *Ibid.*, p. 281.

8. *Ibid.*, p. 234.

9. *Ibid.*, p. 236.

De la même façon qu'à la loi catégorique peut se substituer sans danger une hypothèse spéculative, à la croyance dogmatique se substitue l'affirmation d'une idée et d'une action. « L'hypothèse spéculative est un risque de la pensée ; l'action conforme à cette hypothèse est un risque de la volonté. »<sup>10</sup>

Le dernier paragraphe de l'Esquisse est-il une exhortation à l'espoir ? Ou l'expression obscure d'un pessimisme caché ? Selon moi, les deux. Au niveau de la réflexion le mélange de ces deux sentiments s'appelle lucidité.

Il faut se dire que l'humanité est en marche, mais il faut marcher soi-même. Nous ne savons pas si nous allons seuls ou si le monde nous suit.

La métaphore du naufrage du Léviathan nous dit que nous sommes comme dans un bateau « dont une vague avait arraché le gouvernail et un coup de vent brisé le mât. » Épave perdue dans la mer portant les hommes et les femmes.

« Nulle main ne nous dirige, nul œil ne voit pour nous ; le gouvernail est brisé

10. *Ibid.*, p. 237.

11. *Ibid.*, p. 239.

*depuis longtemps ou plutôt il n'y en a jamais eu, il est à faire ; c'est une grande tâche, et c'est notre tâche. »*<sup>11</sup>

Nous luttons, et alors, un jour viendra, peut-être, où les individus et la société seront autonomes, même si nous savons qu'il n'y aura jamais de havre où se réfugier.

\*\*\*

La présente édition de Payot est complétée par une biographie et une analyse de l'œuvre de Jean-Marie Guyau due à Jordi Riba, suivie de la reproduction des commentaires et notations que Frédéric Nietzsche avait effectués à la lecture de *l'Esquisse*, et du chapitre XIII de *l'Éthique* de Pierre Kropotkine. Et nous avons eu le plaisir, avant de fermer ce livre, de lire la « Note polémique » de Louis Janover qui, tout en donnant sa place à l'œuvre de Guyau dans la perspective de la pensée anarchiste, critique vertement les détournements, les aveuglements et les jugements abusifs que l'inconsistance verbeuse de Michel Onfray a pu jeter sur Guyau et sur l'anarchie.

**Eduardo Colombo**

**André Bernard,**  
**Chroniques de la désobéissance et autres**  
**textes, Lyon, Atelier de Création**  
**Libertaire, 2012.**

Une cinquantaine de brefs commentaires libertaires, à chaud, improvisés, à une radio locale, sur un livre, un

article, quelqu'un. Et tout à coup, chaque fois, la richesse et la complexité de la vie, le tact et l'intuition qu'elle exige, qui se révèlent et nous entraînent à chaque détour, de façon singulière, réjouissante et reconfortante.

**D. C.**

**À contretemps, L'écriture et la vie.  
Trois écrivains de l'éveil libertaire,  
Les éditions libertaires,  
2011, 334 p.**

Ce deuxième volume de la collection « À contretemps » se présente sous la forme d'un recueil d'articles, originaux ou publiés dans diverses revues, accompagnés d'entretiens, d'extraits de livres et de correspondance, le tout jetant une grande diversité d'éclairages sur trois écrivains qui cherchèrent, dans la vie comme dans l'écriture, la liberté, la lucidité et l'intensité.

De ces trois personnalités très différentes, Stig Dagerman est sans doute le plus connu — mais connaît-on bien l'ensemble de ses facettes ? Écrivain précoce, marqué par des émotions trop fortes (l'abandon par sa mère, la mort des grands-parents qui l'ont élevé), il adhéra avec enthousiasme à l'anarcho-syndicalisme et publia dans le quotidien de la SAC (syndicat libertaire suédois) ses premiers textes littéraires et politiques. Cet engagement passionné s'accompagna d'emblée du doute et du désespoir, comme on le voit dans les grands romans qu'il inspira, *L'île des condamnés* ou *Le serpent*. Autant l'homme fut torturé par la tension entre lucidité et aspirations, autant l'écrivain le fut par l'incompatibilité qu'il constata entre le succès et l'estime de soi, entre le souci de toucher le plus grand nombre et le



dégoût pour des mondanités auxquelles il se livra pourtant avec complaisance.

L'anarcho-syndicalisme fut également un révélateur de la vie pour Georges Navel, fils d'une famille prolétaire de Lorraine, ouvrier à Lyon dès l'âge de douze ans. Il y découvrit la fraternité de combat, la culture, le désir d'horizons plus vastes qui ne cessèrent jamais de l'attirer. Épris d'indépendance, il parcourut toute la France en se faisant embaucher pour divers métiers dans la mesure où c'était nécessaire, cherchant l'intensité d'une vie qui ne soit pas perdue à la gagner. Refusant le service militaire, il déserta et vécut durant sept ans sous une fausse identité. Grâce à l'université syndicale et à de généreuses amitiés intellectuelles, il se lança dans la poésie puis dans le récit, cherchant avec difficulté et obstination le genre qui lui convenait le mieux. Son premier récit de vie, *Travaux* (1945) fut le seul qui connut un bref succès. En 1936, il partit à Barcelone s'engager dans la colonne Ascaso, qu'il accompagna brièvement avant d'être rapatrié

pour maladie. Il en revint à la fois admiratif et persuadé de l'inéluctabilité de la défaite en raison de l'inorganisation, de l'inexpérience naïve et du manque d'armement des miliciens. Ses réflexions, sur cet épisode comme sur d'autres expériences au sein de milieux libertaires, organisés ou individualistes, sont d'autant plus précieuses qu'elles ne cherchent ni à ménager ni à blâmer et ne sont dictées par aucune amertume personnelle : il se pose en effet en observateur à la fois concerné et distancié, dedans et dehors par rapport aux multiples groupes et courants qu'il a fréquentés. Tant dans l'écriture que dans les choix d'orientation de sa longue vie, Navel eut toujours le souci de ne pas se laisser réduire au déterminisme de ses origines, de ne pas se laisser enfermer dans une seule dimension mais d'explorer tous les possibles, avec pour seule intransigeance son éthique de la liberté.

Mais le parcours le plus étrange est celui d'Armand Robin, génie polyglotte né dans une famille illettrée, qui très tôt se mit à écrire de la poésie et à en traduire depuis une multitude de langues. Artisan indépendant en la matière, il se revendiquait de la « non-traduction » active, formant avec les auteurs un duo « eux-moi » dont la création était commune : « ils parlent avant moi dans ma gorge, j'assiege leur gorge de mes mots à venir ».



En 1945, il adhère à la FA qui publie ses *Poèmes indésirables* ; il écrit régulièrement dans *Le Libertaire* des articles ironiques et pamphlétaires. Depuis l'expérience traumatisante d'un voyage en URSS en 1933, il ne cesse de dénoncer avec véhémence l'horreur du stalinisme : famines, extermination, consciences épouvantées, mais surtout l'art du mensonge et du détournement du sens des mots. Vingt ans plus tard, il théorisa ses observations dans *La fausse parole*, y ajoutant sa déjà

longue expérience des propagandes ordinaires de tous les camps. En effet, pendant la guerre, il fut affecté aux écoutes radiophoniques en langues étrangères, activité qu'il poursuivit ensuite pour lui-même, publiant ses résultats dans des chroniques au journal *Combat*

puis dans un *Bulletin d'écoute* qu'il vendait à différentes instances de pouvoirs. Brûlant sa vie par les deux bouts, provoquant toutes les autorités, plaçant son indépendance au-dessus de toute autre valeur, il s'épuise dans le labeur et meurt jeune, solitaire et intransigeant.

Certes, ce n'est pas le livre le plus joyeux qu'on puisse consacrer à des vies anarchistes, mais il alimentera la réflexion de ceux qui cherchent à vivre et à écrire en accord avec leurs aspirations, loin du conformisme, des certitudes rassurantes et de toute facilité.

**Annick Stevens**

## **L'invention d'un peuple**

**Michel Cordillot,**  
*Révolutionnaires du Nouveau Monde.*  
*Une brève histoire du mouvement socialiste  
francophone aux États-Unis (1885-1922),*  
Montréal, Lux, 2009, 312 p.

On ne voit pas tous les jours un ouvrage dont la couverture s'illustre d'une photo de francophones brandissant un drapeau noir aux États-Unis. Voici un livre petit, mais dont le sujet a réclamé un travail prodigieux : des enquêtes, des voyages, une correspondance énorme, le tout à la recherche de documents introuvables, inconnus des spécialistes, et parfois disparus. De plus, les Français de France n'aimant pas parler de leurs émigrés, et moins encore des minorités de gauche, le champ n'était guère à la mode sauf pour un petit nombre de chercheurs consciencieux qui travaillent à l'œuvre considérable du dictionnaire Maitron.

Cordillot, historien incontournable, s'y est consacré. Il a ressuscité les milieux anarchistes et surtout socialistes de l'émigration française et francophone des États-Unis. Le récit, de lecture fort agréable, va de la Commune de Paris à la Première Guerre mondiale. Les mineurs de Pennsylvanie, les militants de New York, de Chicago et d'ailleurs, prennent chair, organisent un courant coopératif. Il se dessine une figure remarquable, celle de Louis Goaziou, anarchiste puis socialiste, fondateur d'une loge maçonnique et finalement membre du Lyon's Club. L'auteur soulève des questions qui devraient interroger militants et chercheurs : pourquoi les anarchistes francophones ont-ils rejoint le mouvement politique socialiste ? Étaient-ils, malgré tout, restés patriotes, en dépit de leur internationalisme ?

Enfin une étude modèle, et un travail susceptible d'intéresser de nombreux publics.

**Ronald Creagh**

**Grégory Chambat,**  
*Pédagogie et révolution. Questions  
de classe et (re)lectures pédagogiques,*  
Paris, Libertalia, 2011.

Grégory Chambat, enseignant de collègue, a rassemblé quelques-unes de ses chroniques parues dans la revue de la CNT-Éducation, *N'Autre École*. Il y interroge syndicalistes, pédagogues militants et théoriciens de l'émancipation sociale pour trouver dans leurs ouvrages et leurs pratiques de quoi alimenter la

recherche actuelle d'une école publique qui forme des hommes libres et critiques, découvrant avec plaisir les savoirs dans tous les domaines et à tous les âges. Comment agir concrètement, sans aucune illusion sur l'importance des obstacles à franchir, en combinant toutes les ressources de l'intelligence et de la volonté, voilà le défi que relève avec enthousiasme ce bouquin, un beau jalon de plus dans le grand processus d'auto-émancipation des êtres humains.

**A. S.**

**Bernard Traimond,**  
***L'économie n'existe pas*, Lormont,**  
**Le bord de l'eau, Documents,**  
**2011, 114 p.**

Treize sens, beaucoup de non sens : voilà ce qu'on peut relever à la lecture d'un seul numéro d'un quotidien dit sérieux. Les milieux de l'économie nous gouvernent, on fait des économies sur notre dos, l'économie de la Syldavie se casse la figure, on enseigne l'économie politique – si c'est pas politique, c'est quoi ? ah oui, l'économie privée, sociale, verte, réelle, de guerre, de marché... Bernard Traimond, qui avait sagement commencé par étudier les sciences économiques, s'est tourné ensuite vers l'anthropologie pour « interroger cette discipline qui étudie les richesses », donnant la parole aux témoins, étudiant le monde réel. Arrivé

à l'âge de la retraite, il s'exerce dans ce petit essai à démonter le mécanisme de l'illusion qui affirme que « les réalités économiques sont incontournables ». Le discours économique « constitue un mythe qui explique sans prouver, un récit qui ne s'appuie sur aucun témoignage, un compte rendu qui ne parle pas de son objet ».

C'est un peu cahotique à suivre, c'est fichu comme l'as de pique et ça ne vous donnera pas de recettes pour vivre sans argent ni pour frauder le fisc ; mais c'est un bouquin qui secoue les idées reçues et les affirmations à la légère, qui recherche « un ébranlement des idées et des façons de voir ».

L'auteur a d'ailleurs été stimulé par la lecture de notre excellente revue : témoin le petit texte qu'il nous a adressé.

**M. E.**

**Sur l'expression *L'économie n'existe pas***

**Bernard Traimond**

Après coup, après que l'éditeur eut accepté et le livre et le titre, *L'économie n'existe pas*, je me suis interrogé sur ce choix. Il me semblait évident que j'avais repris le titre de l'article de Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas » que j'avais lu et apprécié lors de sa publication en 1972, d'autant que j'avais beaucoup aimé le livre de Patrick Champagne, *Faire l'opinion*, qui le prolongeait. Pourtant, trois auteurs avaient employé l'expression antérieurement, et cela, je ne le savais pas. Il me semble intéressant d'examiner les circonstances qui ont permis l'expression de cette formule.

**1954, Marco Gambelli.** En 1954, Marco Gambelli publiait à Milan une brochure intitulée *Come avviene che un popolo visse senza moneta*, Milan, La Seminatrice. Ce texte a été présenté en France en 2001 dans le numéro 7 de la revue *Réfractations* par un article de Luciano Lanza traduit par Jean-Manuel

Traimond. Marco Gambelli affirmait qu'après la Révolution, la monnaie et donc l'économie n'existeraient plus. La raison est claire, les relations économiques deviendront des relations humaines et les instruments d'échanges marchands disparaîtront. Le sens du mot « économie » n'est pas mis en cause : il s'agit simplement d'un domaine voué à l'extinction par le changement des relations d'échange.

**1979, Michel Foucault.** Presque un demi-siècle plus tard, dans son cours de 1979 publié en 2004, Michel Foucault ne prend pas comme objet d'étude les pratiques économiques mais les discours qui affirment les étudier, l'économie politique. Selon son habituelle démarche, il essaie de déterminer les conditions qui ont permis l'émergence de cette discipline et son contenu. Il s'interroge sur sa place dans la « raison d'état » car elle « réfléchit sur les pratiques gouvernementales elles-mêmes » (Foucault, 2004 : 17). Elle formule les catégories et les points de vue d'en haut, du pouvoir. En opposition à ce projet, Foucault

définit une méthode radicalement opposée à celle de l'économie politique : « Je voudrais partir de ces pratiques concrètes et passer en quelque sorte les universaux à la grille de ces pratiques » (Foucault, 2004 : 5). Il suit ainsi une démarche tout à fait analogue à celle de l'anthropologie qui s'appuie sur des enquêtes – les propos des locuteurs et les observations du chercheur – sans problématique imposée et catégories préconstruites. Ainsi, Foucault en vient à constater que « l'enjeu de toutes ces entreprises à propos de la folie, de la maladie, de la délinquance, de la sexualité et ce dont je vous parle maintenant, c'est de montrer comment le couplage, séries de pratiques – régime de vérité, forme un dispositif de savoir-pouvoir qui marque effectivement dans le réel ce qui n'existe pas... ». Foucault peut donc en conclure que « la politique et l'économie qui ne sont ni des choses qui existent, ni des erreurs, ni des illusions, ni des idéologies. C'est quelque chose qui n'existe pas et qui pourtant est inscrit dans le réel... » (Foucault, 2004 : 22). Un mensonge peut avoir de vrais effets et les fictions économiques décider de mesures concrètes.

Tant dans la démarche que dans les résultats, mes propos s'accordent aux positions de Michel Foucault, même si je ne connaissais pas *Naissance de la biopolitique* alors que je le lis depuis *Les mots et les choses* en 1966.

2000, Jean-Pierre Voyer. Par le support d'internet, Jean-Pierre Voyer publie le 8 septembre 2000 un article intitulé « Négation de l'économie ». La perspective est identique à la mienne et il est facile de le montrer selon trois points de vue, la critique de Marx, la « bibliothèque » et la démonstration.

Le propos de Voyer est clair : « L'économie est à l'économie politique ce que Dieu est à la religion ». Il affirme ainsi que ce n'est pas parce qu'une large littérature parle d'un objet que celui-ci existe. L'« édification idéologique » d'Althabe désigne ce type d'illusion qui fait parler, écrire et débattre sur un objet imaginé. En conséquence, Voyer affirme que l'économie politique (les discours) existe mais pas l'objet économie. Dès lors, plusieurs textes de Marx portent sur des questions imaginées et – pire – contribuent à l'illusion. Voyer n'en conclut pas que tout

Marx, sa critique de la religion par exemple, est à rejeter, mais que son discours économique est faux.

Il cite Quine et Wittgenstein, des sceptiques qui se sont consacrés à la place du langage dans les processus cognitifs. Ainsi, Voyer est amené à distinguer l'économie politique, un discours, d'une pratique, l'économie, comme Dieu de la religion. Il n'y a pas chez Voyer de « déconstruction » de l'économie politique mais son refus pur et simple. Sa démonstration peut se résumer en une citation à propos de l'économie : « Je vous tromperais si je disais que je n'en ai jamais entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue ». Jean-Pierre Voyer a donc présenté une critique de l'économie dans une perspective que l'on retrouve dans mon texte. Seul le « format », la taille de l'écrit qui interdit de larges développements, semble constituer la différence la plus notable entre nous.

J'ai tenté de reconstituer le cheminement d'une formule provocante *L'économie n'existe pas*, née, semble-t-il au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et qui voit son usage s'accélérer. Est-ce un indice parmi beaucoup d'autres des changements de paradigmes qui se déroulent sous nos yeux ? La nudité du roi apparaîtrait d'un coup, il suffit de le formuler.

#### Bibliographie

Pierre Bourdieu, « L'opinion publique n'existe pas », *Les Temps modernes*, janvier 1973. Repris dans *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.

Patrick Champagne, *Faire l'opinion*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard, Le Seuil, Hautes Études, 2004.

Marco Giambelli, *Come avviene che un popolo visse senza moneta*, Milan, La Seminatrice, 1954. Réédition La Fiaccola, 1979.

Luciano Lanza, « Bref voyage dans l'économie qui n'existe pas », *Réfractations*, n°7, automne-hivers 2001.

Jacques Revel, *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil, Hautes études, 1996.

Jean-Pierre Voyer, *Négation de l'économie*, <http://leuven.pagesperso-orange.fr/4068.htm>

### Quelques ouvrages à signaler

Mathieu Léonard a publié une histoire, bien faite, de la Première Internationale (*L'émancipation des travailleurs*, La Fabrique, 2011).

Sur les situationnistes, deux ouvrages viennent de paraître : Miguel Amorós, *Les Situationnistes et l'anarchie*, Éditions de la Roue, 2012 ; et les textes, inédits en français, de la section américaine de l'IS : *Écrits*, CMDE, 2012.

Jean-Pierre Levaray nous gratifie de deux nouveaux récits : un polar (*Tue ton patron saison 2*, Libertalia, 2012) et un texte pour la jeunesse (*C'est quoi ce travail*, Chant d'orties, 2012).

Les Éditions libertaires sont toujours aussi productives. Parmi leurs dernières parutions, *Éloge de la Passe*, un ouvrage coordonné par Wally

Rosell et traitant du football d'un point de vue libertaire. Un livre original au vu des positions habituelles sur ce sujet en milieu anarchiste.

Chez L'insomniaque, signalons la publication de *Wobblies & hobos* de Joyce Kornbluh, 2012, ouvrage consacré aux vagabonds du rail et syndicalistes révolutionnaires américains des Industrial Workers of the World, et saluons le beau travail réalisé.

Sur la critique de la technique, aux éditions la Lenteur : Dwight McDonald, *Le socialisme sans le progrès*, 2011.

Enfin, chez Nautilus, une nouvelle traduction (Robert Chesnais) de *Résistance au gouvernement civil* (2011) de Henri David Thoreau, qui propose de faire découvrir un Thoreau moins pacifiste et plus révolutionnaire qu'on ne le pense couramment.

D. D.

### Revue de Presse

CQFD, journal de critique sociale, a lancé une nouvelle formule, en couleur.

*Offensive*, revue d'Offensive libertaire et sociale se penche, dans sa dernière livraison (mars 2012), sur l'art, *Fabrique du social*

Le bulletin de critique bibliographique *À contretemps*, a consacré son n°42 (2012) à la figure aussi passionnante que méconnue d'André Prudhommeaux.

La revue Z, n°6, s'interroge sur le travail social en région parisienne.

La revue *Agone* s'intéresse, dans son n° 47, aux *Théories du complot* (dossier

coordonné par Miguel Chueca), 2012, et dans son n° 48, 2012, à *La philosophie malgré eux*, plus particulièrement au philosophe Jacques Bouveresse.

Sur les thèmes abordés dans ce n° de *Réfractations*, nous renvoyons les lecteurs au dossier sur le « printemps arabe » paru dans *Alternative Libertaire*, n°215, mars 2012 ; ainsi qu'au n° spécial de *Silence*, n°400, avril 2012 consacré à « L'écologie en 600 dates ».

### Service d'échange

*À contretemps*, *Alternative Libertaire*, *Agone*, *La Convivialité*, *Courant Alternatif*, *CQFD*, *Germinal*, *N'Autre école*, *No Pasaran*, *L'Union pacifiste*, *Silence*.

## Bulletin d'abonnement

Nom :  Prénom :   
Adresse :   
Code Postal :  Ville :  Pays :   
Courriel :

Je souhaite m'abonner à *Réfractions* :

Pour 2 numéros : 26 euros/32 fr.s. (port compris)

Pour 4 numéros : 50 euros/60 fr.s. (port compris)

Soutien :  euros

À partir du n°

Je joins à ce bulletin un chèque libellé à l'ordre  
des *Amis de Réfractions*, c/o Librairie Publico, 145 rue Amelot, 75011 Paris  
Pour la Suisse : Noir, 24, av. de Beaumont, CH-1012 Lausanne  
ou par courriel : [refractions@plusloin.org](mailto:refractions@plusloin.org)

Date :

Signature :

## Derniers numéros parus

n° 15 : *Privés, publics, communs, quels services ?*, 2005 / n° 16 : *Les enfants, les jeunes, c'est l'anarchie !*, 2006 / n° 17 : *Pouvoirs et conflictualités*, 2006 / n° 18 : *Écologie, graines d'anarchie*, 2007 / n° 19 : *Politiques de la peur*, 2007 / n° 20 : *De Mai 68 au débat sur la postmodernité*, 2008 / n° 21 : *Territoires nomades, identités multiples*, 2008 / n° 22 : *Le réveil des illégalismes*, 2009 / n° 23 : *L'entraide, facteur de révolution*, 2009 / n° 24 : *Des féminismes, en veux-tu, en voilà*, 2010 / n° 25 : *À la recherche d'un sujet révolutionnaire*, 2010 / n° 26 : *La place du peuple*, 2011 / n° 27 : *Libres. De quelles libertés ?*, 2011.

Dépôt légal à parution  
Achévé d'imprimé en mai 2012  
sur les presses de l'imprimerie la Source d'or  
à Clermont-Ferrand – France